ESSAI

N° 74.

SUR LA MENSTRUATION,

CONSIDÉRÉE DANS L'ÉTAT DE SANTÉ ET DANS SON INFLUENCE SUR LES MALADIES :

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 avril 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR J.-VICTOR CHATELAIN, de Nancy,

Département de la Meurthe ;

Chirurgien sous-Aide-Major breveté.

Propter solum uterum mulier est id quod est.
VAN-HELMONT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.
1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX, *Président.*
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* / CHOMEL, *Suppléant.* / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert, *Examinateur.*
Arvers.	Gerdy.
Baudeloque.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Suppléant.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	Rullier.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MA MÈRE.

Regrets éternels!

A MON EXCELLENT PÈRE,

Chef de bureau à la préfecture du département de la Meurthe.

Amour, respect, reconnaissance sans bornes.

A MON FRÈRE F. CHARLES CHATELAIN,

Architecte du département de la Meurthe; Membre de la commission des bâtimens civils, à Nancy.

Témoignage d'attachement.

J.-V. CHATELAIN.

ESSAI

SUR LA MENSTRUATION,

CONSIDÉRÉE DANS L'ÉTAT DE SANTÉ ET DANS SON INFLUENCE SUR LES MALADIES.

PARMI les phénomènes de la puberté, aucun n'offre, sans contredit, plus d'intérêt que la *menstruation*. Les changemens physiologiques qui surviennent alors, les maladies dont elle est la cause ou dont elle produit la guérison, les relations sympathiques qui s'établissent entre les organes et qui retentissent plus particulièrement vers l'utérus, sont autant de circonstances qui doivent attirer l'attention du médecin. Cet écoulement périodique est essentiellement lié à la génération, sans qu'on connaisse exactement les rapports qui existent entre l'un et l'autre. Presque toujours les femmes chez lesquelles il ne s'établit pas sont impropres à perpétuer l'espèce. Si l'on considère, en outre, que l'aptitude à engendrer est limitée entre l'apparition et la cessation de ce flux, on sera porté à l'admettre, sinon comme condition essentielle de la fécondité, du moins comme son indice le plus certain. « L'évacuation menstruelle, dit *Roussel*, est moins la cause qu'un signe de fécondité; une femme n'est pas stérile parce qu'elle n'est pas réglée, mais parce que la nature n'exerce pas sur la matrice le degré d'action qui la dispose à concevoir. » Parmi les exemples avérés de femmes fécondes sans menstruation, on cite plus particu-

lièrement ceux que rapportent *Rondelet* et *Joubert*. Le premier parle d'une femme qui accoucha douze fois, le second d'une femme qui eut dix-huit enfans, quoique l'une et l'autre n'eussent jamais été réglées.

La menstruation est le signe le moins équivoque de la puberté. Sa première apparition varie suivant les climats et les individus. Elle est d'autant plus hâtive qu'on s'approche davantage du midi. Dans les climats qui avoisinent l'équateur, les menstrues paraissent ordinairement vers l'âge de huit à neuf ans, et les femmes accouchent une année plus tard. *Mahomet*, au rapport de *Prideaux*, épousa sa première femme *Cadhisja* à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit. Dans les contrées septentrionales, en Suède, dans le Danemarck, la Norwège, la Russie, la menstruation n'a lieu que vers l'âge de seize à dix-neuf ans, et même vingt-quatre dans les pays montagneux. Ces nombreuses variétés s'observent dans un même pays, suivant les localités. M. *Fodéré* a signalé, à cet égard, les différences notables que présentent les jeunes filles dans les divers sites des Alpes. Un coteau exposé au midi présentait les particularités des pays méridionaux, tandis que celui exposé au nord offrait l'apparition qu'on signale dans les climats froids. — Dans les pays tempérés, c'est en général vers la quatorzième année que la menstruation se manifeste; mais cette époque est loin d'être invariable, non-seulement pour la France, mais même pour une seule ville. Assez fréquemment on rencontre à Paris des filles réglées dès l'âge de onze ans, comme on en voit qui ne le sont qu'à quinze, à seize, et même dix-sept ans; quoique chez le plus grand nombre, la première apparition des règles ait lieu de la douzième à la quatorzième année. En général, la première menstruation est plus précoce dans les villes que dans les campagnes, chez les jeunes filles d'un tempérament sanguin ou nerveux, qui vivent dans l'indolence et sous l'influence de toutes les causes qui mettent en jeu les passions, que chez celles qui sont fortes, d'un tempérament bilieux, et qui s'exercent à des occupations pénibles. — Il est encore des circonstances indépendantes de la constitution générale, qui accélèrent l'apparition

des menstrues. L'habitude de la masturbation, chez certaines filles, en produisant cet effet, les rend aptes à devenir mères avant l'entier développement des organes de la génération. Dans ces cas, l'étroitesse du bassin peut se refuser au passage de l'enfant, et devenir ainsi la cause d'accidens incalculables.

Les exemples d'une menstruation précoce sont loin d'être rares. *Haller* connaissait une jeune personne de neuf ans qui était réglée depuis plusieurs années, sans que sa santé en souffrît. Il parle aussi d'une jeune Suissesse, qui accoucha à neuf ans. M. *Maygrier*, d'après le rapport d'un autre médecin, dit qu'il existait à Orléans une jeune fille enceinte dès l'âge de onze ans. *Van-Swieten* a connu une fille d'une faible constitution, réglée dès le premier mois de sa naissance, qui fut nubile à sept ans, mais ne se maria qu'à dix-neuf, et eut plusieurs enfans. On trouve, dans l'histoire de l'Académie des sciences, l'observation d'une petite fille réglée huit jours après sa naissance, selon les uns, et au bout de trois mois selon les autres. Ce sujet extraordinaire, bien proportionné dans sa taille, avait, à l'âge de quatre ans, trois pieds et demi de haut; les organes de la génération et les mamelles étaient aussi développés qu'à dix-huit ans. On observe, il est vrai, chez des petites filles, à une époque plus ou moins rapprochée de la naissance, des écoulemens mucoso-sanguins ou purement sanguins, qu'on a pris à tort pour une véritable menstruation. Le plus ordinairement ce n'est qu'une hémorrhagie irrégulière dont les causes sont entièrement ignorées, et qui cesse bientôt d'elle-même.

La première éruption des règles est ordinairement précédée de phénomènes qu'on peut distinguer en *locaux* et en *généraux*. Chez quelques femmes, cet écoulement s'établit d'une manière brusque, sans aucun signe précurseur; chez le plus grand nombre, au contraire, il est précédé et accompagné de quelques incommodités. Un véritable appareil fébrile existe alors; la femme se plaint de pléthore générale, bouffées de chaleur, rougeur subite de la peau, céphalalgie, oppression, etc. Le pouls, d'après *Bordeu*, présente des caractères particuliers; il est développé, inégal, rebondissant. D'autres fois elle accuse

des douleurs dans les lombes, de la pesanteur aux cuisses, au-dessus du pubis, un engourdissement dans les membres; une sensation de chaleur insolite aux parties génitales, qui se tuméfient, ainsi que les mamelles, et deviennent même douloureuses : elle est quelquefois tourmentée de coliques et autres symptômes qui annoncent une congestion vers l'utérus. Dans quelques cas il existe une toux spasmodique, un sommeil troublé par des rêves fatigans, des palpitations.

Le moral de la femme participe également à cet état de malaise général. La jeune fille devient triste et mélancolique, s'abandonne à une douce rêverie dont elle ignore la cause ; elle est souvent sujette à des caprices, a des goûts bizarres, devient irascible ou susceptible d'émotion à la plus légère cause. Chez quelques-unes l'imagination paraît prendre plus de développement, et un secret instinct leur fait pressentir le rôle important que la nature les appelle à remplir.

Enfin l'écoulement s'établit, fréquemment précédé et suivi de la sortie d'un fluide séro-muqueux; il ne se fait que goutte à goutte, mais d'une manière continue. Le premier jour il est à peine marqué, paraît et disparaît alternativement, pour augmenter progressivement jusqu'au troisième jour, et diminuer ensuite graduellement le quatrième et le cinquième, et chez quelques femmes jusqu'au huitième, où il cesse pour ne reparaître qu'après vingt ou vingt-cinq jours.

A mesure que le sang coule, la femme éprouve un soulagement marqué ; les symptômes énumérés plus haut disparaissent, le visage seul conserve un air de langueur. Il existe une espèce d'abattement qui fait repousser tout exercice; les yeux restent ternes, abattus et ceints d'une auréole noirâtre. Les changemens qu'on observait dans le moral, avant la première apparition, persistent. Les mamelles sont le siége d'un picotement quelquefois douloureux; le mamelon prend une couleur brunâtre ; la sueur acquiert une odeur plus ou moins forte. Il existe aussi, aux parties génitales, un certain prurit qui porte les femmes à rechercher avec ardeur les plaisirs de l'amour, pendant ou immédiatement après l'écoulement. La prudence cependant devrait les leur interdire ; il n'est pas rare de voir des métrorrha-

gies ou une suppression être la suite plus ou moins immédiate des excès de ce genre. Mais on observe des variétés infinies dans la durée du flux menstruel, relativement au climat, à la constitution individuelle, à l'âge, au régime, au genre de vie, aux affections morales et à l'éducation.

En général, dans les climats tempérés, les femmes sont réglées pendant trois ou six jours; quelques-unes cependant ne le sont que pendant une journée, d'autres pendant huit ou dix et même davantage, au point que souvent une nouvelle menstruation succède presque immédiatement à celle qui l'a précédée. A l'égard de l'abondance de l'écoulement, selon les climats, on trouve des opinions tout à fait opposées. M. *Maygrier* dit que les femmes du midi ont des règles moins copieuses que celles du nord, et qu'on en observe à peine quelques traces chez celles qui vivent sous l'équateur ou qui habitent les contrées les plus septentrionales. D'autres, au contraire, ont dit que la quantité de l'écoulement croissait en raison de la chaleur du climat. Ne pourrait-on pas croire que cette diversité d'opinions tient à ce que les auteurs ont pris pour point de comparaison de leurs observations des parties du globe différentes? En effet, la première proposition peut être vraie, des pays tempérés jusqu'à l'équateur, et la seconde être également juste, des régions septentrionales aux pays tempérés. M. *Désormeaux* pense que l'on a trop généralisé ces assertions, et qu'il conviendrait de les soumettre à un nouvel examen. Des observateurs assurent encore que les Européennes transportées à Batavia y périssent presque toutes de menstruation excessive; mais ils ne disent pas si les indigènes des régions les plus chaudes sont réglées plus copieusement que les femmes des pays dont la température est modérée.

Les femmes déjà avancées en âge, et qui ont eu plusieurs grossesses, ont l'écoulement moins abondant que celles qui sont plus jeunes et qui n'ont point encore été mères. On remarque cependant que, parfois, la grossesse laisse après elle, dans le flux, une irrégularité jusqu'alors inconnue.

Les femmes pléthoriques qui ont beaucoup d'embonpoint, sont

en général peu réglées, tandis que celles d'un tempérament nerveux ou bilieux, et dont le corps est peu chargé de graisse, le sont davantage; circonstance qui prouve que l'excès des menstrues dépend moins d'une pléthore générale que d'une exubérance locale.

En général, tout ce qui développe l'appareil utérin et qui excite les passions, contribue à rendre le flux menstruel plus abondant; c'est ce qu'on observe chez les femmes de la ville comparées à celles de la campagne. Celles-ci, en effet, se nourrissant d'alimens grossiers, et adonnées à une vie active, laissent l'imagination et les sens dans un état de calme plus ou moins parfait; les autres, au contraire, usant d'alimens succulens, vivant dans l'indolence et l'oisiveté, nourrissant leur esprit de la lecture des romans, ont les sens dans un état continuel d'excitation, également entretenue par la fréquentation des bals, des spectacles, des sociétés. C'est pour la même raison que les filles publiques ont ordinairement des règles fort abondantes; chez certaines, c'est même une espèce de perte continuelle favorisée par une irritation constamment renouvelée de l'utérus, et qui donne fréquemment lieu à diverses phlegmasies chroniques de cet organe.

M. *Désormeaux* remarque encore, relativement à la menstruation, que les filles de campagne qui viennent se mettre en service à Paris, voient ordinairement leurs règles se supprimer pendant plusieurs mois. Ce professeur attribue cette anomalie au changement opéré dans leur manière de vivre. Il a observé la même particularité chez les jeunes personnes qui, ayant passé leur enfance chez leurs parens, entrent dans des maisons d'éducation, seulement après l'époque de la puberté.

Moschion a prétendu que les femmes qui faisaient un exercice violent et continuel de la voix n'étaient pas réglées. Cette singulière observation ne me paraît pas avoir été confirmée par d'autres praticiens.

L'habitude vicieuse des chaufferettes, surtout pour les jeunes filles, tend à rendre l'écoulement fort abondant, comme on le voit en Hollande, où l'usage d'un semblable moyen prolonge souvent indéfini-

ment le flux. M. *Désormeaux* élève des doutes sur la valeur d'une semblable cause.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la quantité de sang que perdent les femmes à chaque période menstruelle. On sait qu'*Hippocrate* l'a évaluée à deux *cotyles* ou vingt onces, selon les uns ; seize ou dix-huit, selon les autres. Il en résulterait que les femmes grecques avaient des règles qui seraient excessives pour celles de nos climats. N'est-il pas plus naturel de penser que le texte d'*Hippocrate* a été mal interprété, ou l'évaluation de la *cotyle* exagérée ? On a peine à croire, en effet, qu'une femme, même de la santé la plus robuste, puisse supporter impunément, chaque mois et pendant de longues années, une évacuation aussi considérable. Il paraît plus rationnel de s'en rapporter aux quantités admises par *Haller*, *Dehaen*, *Alphonse Leroy*, *Baudelocque*, etc., et qui seraient variables de trois à huit onces.

Tout porte à croire que le sang des règles est de même nature que celui fourni par toute autre hémorrhagie, et que, sans être exclusivement artériel ou veineux, il participe des qualités de l'un et de l'autre. Chez les sujets lymphatiques, le *serum* y abonde comme dans le reste du sang ; chez les sanguins, au contraire, il est vermeil et plus facilement coagulable. Les scorbutiques l'offrent quelquefois noirâtre et fétide. *Haller* attribue au mélange de mucosités l'apparence visqueuse de ce sang indiquée par quelques auteurs. D'après les expériences de *Lavagna*, il ne contiendrait pas de *fibrine*. En supposant que cette assertion fût vraie, serait-ce à elle qu'il faudrait rapporter le défaut de coagulabilité que *Dionis* a observé ? C'est même sur ce fait que beaucoup d'accoucheurs établissent la distinction de la *métrorrhagie* et de la menstruation dans l'état de grossesse. Une circonstance qui paraîtrait appuyer cette opinion, c'est la fluidité du sang dans les cas de rétention des menstrues ; d'un autre côté, chez les femmes qui conservent la position horizontale pendant la période menstruelle, on voit, le plus ordinairement, le sang s'échapper du vagin par caillots plus ou moins volumineux et résistans. Dans tous les cas, c'est une

exhalation ordinaire qui s'est modifiée suivant l'excitation de l'organ qui en est le siége, le tempérament et l'état de maladie.

Ces idées sont fort éloignées de celles qu'avaient les anciens à cet égard. C'est dans *Pline*, les médecins arabes et les auteurs du moyen âge, qu'il faut voir l'exagération avec laquelle ils parlaient des qualités délétères du sang menstruel. Le liquide blanchâtre, parfois irritant, qui précède ou suit l'évacuation; l'odeur souvent rebutante qu'on observe chez quelques femmes à cette époque, surtout chez les rousses et pendant l'été; les espèces de blennorrhagies que quelques-unes communiquent alors aux hommes, et dont *Swediaur* a cité des exemples, sont autant de causes qui ont contribué à accréditer l'opinion si généralement répandue sur les qualités vénéneuses de ce sang.

L'Écriture sainte nous apprend que *Moïse* crut devoir emprunter la voix de la religion pour contraindre les Juives à se soumettre à des précautions hygiéniques, sans lesquelles elles exposaient à des maladies contagieuses ceux qui cohabitaient avec elles.

Dans plusieurs contrées de l'Afrique, les femmes et les filles sont obligées alors de se séquestrer de la société, de s'abstenir de toute fonction domestique, et même de porter un signe qui avertisse de les éviter. Les Juifs observaient les mêmes pratiques.

On conçoit que, dans des climats brûlans, où la moindre excitation des organes génitaux peut devenir source de maladies contagieuses, de sages législateurs aient sanctionné des mesures qui, au premier abord, nous paraissent rigoureuses. On ne peut cependant s'empêcher de les approuver, quand on réfléchit, d'une part, aux dangers indiqués plus haut, et de l'autre, aux hémorrhagies graves qu'on peut provoquer en augmentant l'irritation naturelle qui attire les fluides vers l'utérus. D'ailleurs, comme l'observe M. *Gardien*, les jouissances vénériennes ajoutent encore à la fatigue qu'entraîne à sa suite cette incommodité accidentelle des femmes.

De nos jours, on n'est pas encore entièrement désabusé sur ces antiques erreurs, et il n'est pas rare de voir, pendant leurs règles,

des femmes écartées des celliers, des laiteries, etc., comme pouvant altérer les substances qui s'y trouvent. Cette assertion outrée exige des recherches plus exactes et dirigées par un esprit exempt de prévention.

Hippocrate était moins éloigné de la vérité, en comparant le sang menstruel d'une femme qui jouit d'une santé parfaite à celui d'une victime : *Sanguis autem... sicut à victimâ, si sana fuerit mulier.*

Les causes de la menstruation et de sa périodicité, comme celles de toutes les fonctions de l'économie, sont à peu près ignorées. Faut-il croire, avec *Aristote* et *Méad*, à l'influence de la lune? Mais alors les menstrues devraient correspondre à chacune des phases de cet astre. D'ailleurs, suivant *Haller*, la périodicité est plutôt en rapport avec le mois solaire. A l'appui de cette dernière opinion, M. *Désormeaux* dit que beaucoup de dames marquent sur leur almanach chaque retour de leurs règles, qui coïncident avec les mêmes quantièmes des mois solaires. Ce professeur ajoute toutefois que, chez un grand nombre, ces retours anticipent de deux ou trois jours sur le terme du mois solaire; ce qui revient à peu près au mois lunaire. Faut-il admettre, avec *Van-Helmont* et *Paracelse*, la présence dans l'utérus d'un ferment que rien ne justifie? voir, avec *Galien*, *Moschion* et plusieurs autres, un état de pléthore générale ou de pléthore utérine? Mais l'observation prouve journellement que les femmes les moins pléthoriques offrent l'écoulement le plus abondant. D'ailleurs, ne sait-on pas qu'une saignée pratiquée avant le temps des règles, en hâte l'apparition et les rend plus abondantes? C'est ce que confirme le témoignage des praticiens, de *Simpson*, d'*Hoffmann*, de *Van-Swiéten* en particulier. Quant à la pléthore particulière de l'utérus, elle est incontestable; mais en la considérant comme la cause de la menstruation, c'est expliquer le phénomène par l'exposition du phénomène lui-même; car il resterait encore à savoir pourquoi cet état pléthorique paraît régulièrement tous les mois.

Doit-on considérer, avec *Roussel*, cette évacuation comme le produit artificiel d'un régime trop succulent, ou, avec *Robert Emett*, comme

le résultat de l'afflux du sang, par suite des désirs amoureux? soutenir, avec M. *Aubert*, que la continence en a été la cause première ?

« La continence, dit ce médecin dans son hypothèse ingénieuse mais fragile, cette vertu tardive de la raison cultivée, qui sut assujettir l'instinct brutal à d'autres lois nécessaires à l'harmonie de la société, la continence détermina dans l'utérus une irritation insolite qui remplit bientôt la fonction de l'*épine* de *Van-Helmont*. Les humeurs affluèrent de toutes parts vers un organe doué d'une sensibilité aussi exquise, et le sang surtout : on sait qu'il prédomine dans l'économie à cette phase de l'existence où l'aiguillon de l'amour se fait sentir le plus vivement. Les vaisseaux utérins s'engorgèrent, une crise favorable s'opéra, leur rupture eut lieu. Le mode hémorrhagique une fois établi, la nature ne manqua pas d'employer le même moyen en pareille circonstance..»

Mais on ne peut croire qu'une fonction universellement répandue, et dont les moindres irrégularités deviennent la source de désordres graves, puisse reconnaître pour cause un état morbide. Il est d'ailleurs avéré qu'on la retrouve chez des peuplades sauvages, où le rapprochement des sexes a lieu, dès que les désirs se font sentir, sans que la civilisation vienne y apporter le moindre obstacle. Que deviendrait, en outre, l'observation de M. *F. Cuvier*, qui a constaté un écoulement périodique chez les femelles de plusieurs espèces de singes? Rien n'est d'ailleurs moins prouvé que le défaut de menstruation chez les Brésiliennes; et si l'on n'observe cette fonction qu'à des époques fort éloignées chez les Groenlandaises, c'est plutôt par suite de l'influence du climat que parce qu'elles cèdent à leurs passions dès qu'elles en ressentent les premiers effets.

M. *Gall*, sans croire à l'influence de la lune, pense qu'une cause générale et étrangère à l'individu préside à la menstruation.

Il a reconnu, d'après une multitude de faits observés en différens pays, que c'est généralement aux mêmes époques que toutes les femmes sont réglées, et qu'il est des temps du mois où, au contraire, aucune ne l'est. Il les partage, sous ce rapport, en deux grandes classes, dont chacune a une période différente pour sa menstruation.

Les femmes de la même classe sont toutes réglées dans un espace de huit jours, auxquels succède un intervalle de dix à douze, où l'on ne rencontre que très-peu de femmes réglées; après ces dix jours commence l'époque assignée à la seconde grande classe, dont tous les individus sont réglés aussi dans l'espace de huit jours. Supposons, dit M. *Gall*, qu'une femme d'une classe commence à être réglée le premier du mois, elle aura fini le 8, si ses règles durent huit jours; une autre dont les régles ne dureront que trois jours, aura fini le 3, ou, en cas qu'elles n'aient commencé que le 5 du mois, elle aura également fini le 8, et ainsi des autres. De manière que les femmes, tant qu'elles sont dans un état régulier de santé, ont vingt-un, vingt-cinq ou vingt-six jours d'intervalle. Il y a toujours des femmes qui, par causes accidentelles, sont réglées hors de ces deux époques; mais, après un ou deux mois, elles rentrent ordinairement dans la classe à laquelle elles appartiennent. Les jeunes personnes qui ne sont pas encore tout à fait formées, les femmes valétudinaires, celles qui atteignent l'âge de retour, sont les plus sujettes à ces irrégularités. Si les règles ont été suspendues, soit par une maladie, soit par la grossesse ou l'allaitement, elles reparaissent à la même époque à laquelle la femme aurait été réglée, si elle eût toujours continué de l'être. Quand, chez certaines femmes, surtout chez celles qui sont sur le point de perdre, les règles continuent pendant plusieurs semaines, elles deviennent toujours plus abondantes au temps de l'époque accoutumée.

M. *Gall* n'a pu découvrir pourquoi les femmes sont ainsi rangées en deux classes, mais il a reconnu que les deux époques coïncident dans tous les pays, du moins en Europe; et ce qui le porte à croire qu'il doit en être de même par toute la terre, c'est que les espèces de singes qui sont sujettes à cet écoulement le sont en même temps que les femmes.

On voit que toutes ces hypothèses, comme beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, telles que la position bipède, l'orgasme vénérien, etc.,

sont plus ou moins paradoxales. Si l'on s'en tient à l'observation des phénomènes qui caractérisent la menstruation, on sera porté à admettre l'irritation de l'utérus comme l'état organique qui produit l'écoulement, sans pour cela préjuger la cause de cette irritation. *Bordeu*, qui s'en tenait le plus possible aux faits, n'a pas essayé d'expliquer la périodicité de cette fonction; seulement, en la considérant en elle-même, il l'a assimilée à une sécrétion périodique entièrement analogue à celle des glandes, et qui a besoin, pour se renouveler, que l'utérus entre dans une espèce d'érection vitale.

La nature, en soumettant les organes génitaux à une excitation périodique, a-t-elle voulu donner à l'espèce humaine plus d'aptitude à se reproduire à certaines époques, puisqu'il est prouvé que les femmes ne sont jamais plus disposées à devenir mères qu'après chaque révolution menstruelle? *Fernel*, consulté par Henri II sur les moyens de faire cesser la stérilité de la reine, lui conseilla de ne la voir qu'immédiatement après ses règles; ce qui, dit-il, eut un succès complet, la reine ayant mis au monde un enfant, après onze ans d'attente constamment déçue.

L'utérus est évidemment le siége de la menstruation; son développement varie selon les âges et l'époque des fonctions qu'il est appelé à remplir. Chez les filles qui ne sont point nubiles, il est petit, dur, aplati, et sa cavité contiendrait à peine une petite amande : jusqu'à la puberté, son accroissement est très-lent, mais à cette époque il devient, avec les ovaires, le centre d'une nutrition très-active; ses vaisseaux se dilatent, le sang y afflue en plus grande quantité, et sa surface interne prend une teinte rougeâtre qui annonce l'établissement prochain du flux menstruel : son corps et son col achèvent de prendre la forme relative qu'ils conserveront dans la suite, et il descend totalement dans l'excavation du bassin. Les ligamens ronds deviennent aussi sensiblement plus gros, et sont quelquefois momentanément le siége d'un gonflement douloureux. Chez les femmes avancées en âge, l'utérus perd de son volume, son tissu devient plus dense, sa membrane

muqueuse reprend la couleur blanche qu'elle présentait avant la puberté.

Après l'époque de la grossesse, c'est pendant l'écoulement menstruel que l'utérus offre le plus haut degré de vitalité. Son col est légèrement tuméfié, son orifice est plus étroit, ses lèvres offrent une teinte plus rouge et ont plus de chaleur. Il n'est pas, si l'on en croit *Targioni*, jusqu'aux ovaires eux-mêmes qui n'aient sensiblement augmenté de volume, et qui ne contribuent à justifier la dénomination de *phlogose amoureuse*, donnée par *Lecat*, ou *d'érection*, par *Robert Émett*, à cet état d'excitation de la matrice. En outre, les frissons, la pâleur de la peau, l'engourdissement des membres, un véritable mouvement fébrile qui précèdent cette évacuation chez certaines femmes, indiquent qu'il faut l'assimiler, avec *Stahl*, aux hémorrhagies actives.

Columbus, pour avoir rencontré les vaisseaux du col dilatés et gorgés de sang, un mois après l'écoulement, et, dans plusieurs autres cas, pendant l'écoulement des règles ou à l'approche de cette évacuation, conclut que le sang menstruel vient du col de l'utérus. D'autres observateurs citent des faits contraires. *Mauriceau* trouva du sang grumelé dans la cavité utérine, et les vaisseaux correspondans beaucoup plus dilatés que ceux du col. *Littre* a également trouvé au fond de l'utérus une infinité de petits vaisseaux pleins de sang rutilant, qu'on en faisait sortir par une légère pression; mais il n'a rien vu de semblable dans le vagin. Il a en outre observé, sur des femmes atteintes de chute de matrice, que les règles ne sortaient que par l'orifice de ce viscère, tandis que pas une seule goutte ne s'écoulait des environs. *Morgagni* nous a transmis des observations analogues; il ne nie pas cependant que le sang menstruel ne puisse couler des vaisseaux du vagin, fait attesté par de célèbres médecins. Ainsi, *Pison* trouva le vagin mouillé de sang, tandis que l'utérus était sec et son col fermé. *Heister* a constaté l'écoulement du sang par la matrice et le vagin simultanément. Plusieurs praticiens, d'ailleurs, ont vu des femmes su-

jettes aux règles durant la grossesse; comme dans ces cas l'écoulement se faisait par le col de l'utérus, il est probable qu'il avait sa source dans la portion de la surface de l'organe qui ne donnait pas insertion au placenta.

De tous ces faits, on peut admettre que le sang menstruel, bien qu'ayant sa source principale dans l'intérieur de l'utérus, vient cependant quelquefois et du col de cet organe et du vagin.

On a varié d'opinions sur le mode de production de l'écoulement menstruel. Autrefois on croyait que, dans l'intervalle des règles, le sang s'accumulait peu à peu dans quelques parties de l'utérus, et que celles-ci, en se rompant, le laissaient échapper : on admettait pour cela des cellules intermédiaires aux artères et aux veines utérines. *Astruc* regardait les veines elles-mêmes comme les réservoirs en question, qu'il appelait *appendices cœcales*, et que d'autres désignaient sous le nom de *sinus utérins*. Mais l'inspection cadavérique, durant et après la période menstruelle, ne démontre ni l'accumulation de sang dans le tissu de l'utérus, ni le développement des sinus utérins, ni l'existence de cellules particulières, non plus que celle de prétendues crevasses qu'on dit y avoir observées. Le docteur *Mérat*, dans un mémoire sur les *exhalations sanguines*, dit, qu'ayant eu occasion d'ouvrir plusieurs femmes mortes pendant l'écoulement de leurs règles, il n'avait jamais rencontré de traces d'érosion, de rupture, ni rien qui pût faire soupçonner le déchirement des vaisseaux; il y avait seulement une légère couleur rouge sur toute la membrane muqueuse. Il est donc plus rationnel d'admettre *l'exhalation* comme l'action organique qui produit l'écoulement. *Bichat* dit que la membrane muqueuse qui revêt la cavité utérine en est le siége; mais, d'après les recherches du professeur *Chaussier*, l'existence de cette membrane étant problématique, il faut, quant à présent, se borner à dire que le sang des règles s'échappe de la surface interne de l'utérus.

M. *Gardien* pense que les vaisseaux exhalans qui fournissent le sang des menstrues sont ceux qui, dans l'état naturel, sécrètent les

fluides blancs qui humectent l'intérieur de l'utérus, et qui, dans des temps donnés et par une loi particulière de l'organisation, acquièrent une sensibilité propre à y attirer le sang.

Une première menstruation n'est pas ordinairement suivie d'un nouvel écoulement le mois suivant; un intervalle de plusieurs mois, quelquefois d'un an, les sépare. La jeune fille ressent, il est vrai, très-souvent, à l'époque qui aurait dû correspondre au flux, quelques symptômes vagues de malaise, mais qui disparaissent bientôt sans laisser aucune trace de leur existence passagère. Peu à peu les écoulemens suivans deviennent plus réguliers, pour prendre définitivement la périodicité qu'on leur connaît. Elle se reproduit, comme nous l'avons vu, après vingt-un, vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre jours, selon la durée de l'écoulement; quelquefois deux fois par mois. Au rapport de *Linnée*, quelques Laponnes ne sont réglées que deux fois par an. Dans les climats équatoriaux, les périodes menstruelles sont également fort éloignées.

Dans l'état normal, cette périodicité n'offre d'interruption que pendant *l'allaitement* et *la grossesse;* et l'on observe que les femmes qui ont leurs règles pendant l'une de ces époques, mettent ordinairement au monde des enfans faibles, ou sont de mauvaises nourrices, d'autant plus qu'elles peuvent devenir enceintes en allaitant.

M. *Maygrier* a observé que, quand une femme était réglée pendant la grossesse, l'écoulement avait lieu, dans le premier mois, à peu près comme auparavant; qu'il diminuait ensuite le deuxième et le troisième mois, paraissait à peine le quatrième, pour cesser ensuite entièrement. Mais tous les écoulemens qui ont lieu dans les deux ou trois derniers mois, n'ont nulle analogie avec les phénomènes précédens, et doivent être considérés comme des hémorrhagies accidentelles, qui tiennent ordinairement à l'implantation du placenta sur l'orifice de l'utérus.

Les cas dans lesquels les femmes sont réglées pendant tout le cours

de la grossesse sont fort rares, et plus encore ceux dans lesquels la menstruation n'a lieu qu'à cette époque. *Deventer*, *Baudelocque*, M. *Maygrier*, nous ont transmis des exemples de ces derniers, qui ne sont, il est vrai, appuyés que du témoignage des femmes elles-mêmes.

Après avoir été en but à mille causes d'infirmités, à l'époque de la première menstruation, pendant ses diverses périodes, durant la grossesse et l'allaitement, la femme voit survenir pour elle une époque plus ou moins orageuse. C'est le temps de la cessation des règles, appelé *âge critique*, *âge de retour*, *verte vieillesse*, ou *ménespausie*, comme le dit M. *Gardanne* (μηνες, *mois*, et παυσις, *cessation*). La plupart des femmes ne considèrent pas cette époque sans effroi. L'imminence des graves maladies qui l'accompagnent quelquefois, autant que la privation de la douce prérogative de devenir mères, les rendent plus que jamais l'objet de toute la sollicitude des hommes. C'est ordinairement vers la quarante-cinquième année que les femmes, dans nos climats, cessent d'être soumises à la menstruation. Sa cessation ne se fait pas d'une manière subite. Dès que l'évacuation se dérange chez une femme qui a passé quarante ans, il est rare qu'elle reprenne ensuite sa régularité première. Ses retours, sa durée et son abondance offrent de nombreuses variétés. Elle reparaît toutes les trois semaines ou tous les quinze jours; d'autres fois, au contraire, elle éprouve des retards considérables, jusqu'au moment où elle cesse entièrement. Dans quelques cas, la femme est sujette à de véritables pertes, ou du moins les périodes menstruelles se confondent et ne sont plus marquées que par l'augmentation du flux sanguin. Il arrive, rarement à la vérité, qu'après une suppression accidentelle les menstrues ne reparaissent plus; assez souvent un écoulement muqueux continu ou périodique s'établit quelque temps avant la cessation complète de la menstruation. Un malaise général, des engourdissemens dans les membres inférieurs, des douleurs dans les régions lombaires, des bouffées de chaleur au visage, sont en-

core des phénomènes que l'on remarque chez un grand nombre de femmes.

Cette époque, naturellement peu grave chez les femmes dont la vie a toujours été régulière, et qui ont cédé à l'impulsion de la nature, n'est guère accompagnée de dangers que pour celles qui ont vécu dans l'oisiveté, ont abusé du régime et commis des excès dans les plaisirs de l'amour. Les symptômes fâcheux qui accompagnaient, chez ces dernières, chaque période menstruelle, reparaissent alors avec plus d'intensité, et sont compliqués de phénomènes graves que nous examinerons plus tard.

De même que la première apparition des règles, leur cessation varie suivant une foule de circonstances, surtout d'après le climat, le genre de vie, le tempérament. Généralement, il existe un rapport direct entre l'époque de la première et de la dernière menstruation.

Dans les pays méridionaux où la jeune fille pouvait devenir mère à huit ans, on la voit cesser de l'être dès l'âge de trente-cinq. Dans les régions septentrionales, au contraire, les femmes sont fécondes souvent au-delà de cinquante ans.

Parmi les exemples d'une prolongation extraordinaire de la menstruation, *Haller* cite des femmes qui étaient réglées à quatre-vingts ans et au-delà, et quelques-unes qui sont devenues enceintes à soixante-trois et même soixante-dix. Cornélie, au rapport de *Pline*, mit au monde Valérius Saturninus à soixante-deux ans. On cite encore des exemples de menstruation qui reparut à un âge très-avancé, après avoir cessé à l'époque ordinaire. *Daniel*, de Genève, connaissait une octogénaire qui était réglée depuis deux ans sans la moindre incommodité. On trouve aussi, dans l'Histoire de l'académie des sciences, des exemples d'un semblable retour à l'âge de cent six ans ; mais, en général, faut-il regarder comme compatibles avec une santé parfaite ces espèces d'anomalies, et ne peut-on pas croire qu'elles dépendent ordinairement d'une altération organique de l'utérus?

La femme offre une organisation particulière qui imprime aux maladies qui peuvent l'atteindre des caractères spéciaux. La menstruation surtout exerce sur elle une influence bien marquée, soit que l'on considère cette fonction à son début, dans son cours ou à l'époque de sa cessation ; cette influence a paru tellement grande à certains observateurs, qu'ils n'ont pas craint de faire de l'utérus une espèce de régulateur de l'état de santé et de maladie. « Le flux mentruel, dit *Roussel*, est une fonction caractéristique et nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions sont subordonnées. Il est dans la femme le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé. Sans lui la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement. » *Propter solum uterum mulier est id quod est*, disait *Van-Helmont*, dans la conviction de la toute-puissance de l'utérus sur le reste de l'organisme.

La menstruation est donc la source de la santé, et même une cause de longévité. *Vigarous* cite, à cet égard, une observation curieuse : « La côte de la Méditerranée, depuis le Rhône jusqu'à l'Hérault, est bordée de marécages qui infectent l'air et produisent des fièvres intermittentes, qui sont vraiment pour ces pays une cause de dépopulation. Dans les lieux les plus infectés de la côte, on trouve un grand nombre de femmes qui en sont à leur troisième et quatrième mari, tandis qu'on ne trouve presque point d'hommes qui soient à leur deuxième femme. »

Le rapport des fonctions de la matrice avec tous les autres actes de l'économie est réciproque ; aussi les désordres des unes entraînent-ils nécessairement les lésions des autres.

La première apparition des règles s'établit-elle avec difficulté, aussitôt une foule de phénomènes sympathiques morbides apparaissent, et constituent, dans leur ensemble, chez les filles d'une constitution faible, la maladie connue sous le nom de *chlorose*. L'irradiation sympathique est-elle plus prononcée, surtout chez les sujets sanguins, l'on

à la *fièvre aiguë des filles pubères*. Quand la réaction locale est plus violente, on observe quelquefois une *inflammation* plus ou moins grave des parties génitales ; la *gangrène* peut même en être la suite, comme le prouve l'observation suivante, qui m'a été communiquée par M. le docteur *Bonfils* père, médecin distingué de Nancy.

Une paysanne d'un village distant d'une lieue de Nancy, brune, forte, âgée de trente ans, jouissant d'une santé parfaite, quoique n'ayant jamais été réglée, vint à la ville par un temps excessivement froid. Les règles parurent pendant ce petit voyage, accompagnées d'un accès de fièvre très-intense et d'une douleur violente aux parties génitales externes qui tombèrent en *sphacèle*. La séparation s'en fit promptement et paisiblement. La malade perdit à peu près le tiers externe du vagin, dont M. *Bonfils* eut soin d'entretenir l'ouverture au moyen d'un tampon d'un pouce de diamètre. Cette fille se maria peu de temps après sa guérison, devint grosse, accoucha sans difficulté, allaita, fut toujours bien réglée par la suite, et eut encore d'autres enfans et des accouchemens toujours heureux.

En cas de prédominance du système nerveux, ce sont les phénomènes *hystériques* ou la *nymphomanie* qui se manifestent. Cette dernière maladie dépend aussi d'autres conditions organiques qui n'ont pas encore été bien déterminées.

Les filles d'un tempérament sanguin ou nerveux, qui ont la peau brune, offrent fréquemment, pendant l'été et dans les pays chauds, des éruptions cutanées de nature variable. Les jeunes filles lymphatiques, dont la peau est blanche, et qui sont naturellement froides et apathiques, en sont beaucoup plus rarement affectées, surtout en hiver et dans les pays froids.

C'est aussi à cette époque que toutes les maladies antérieures, prenant plus d'intensité, font perdre tout espoir de guérison. L'art du médecin consiste alors dans une juste répartition des moyens propres à empêcher le développement ultérieur des maladies et à

favoriser l'apparition des menstrues. Après avoir combattu les affections aiguës qui surviennent, à cette époque, par les remèdes appropriés, un régime doux et les moyens les plus simples devront ensuite mériter la préférence. Ainsi, des bains de pieds ou de siége, quelques applications de sangsues à la partie supérieure des cuisses, des fumigations émollientes dans le vagin, des frictions sèches aux cuisses et sur les pubis, mais surtout l'exercice en plein air et les distractions devront presque toujours l'emporter sur tous les remèdes excitans connus sous le nom d'*emménagogues;* ils augmentent ordinairement le trouble général, et ne conviennent que dans les cas rares d'atonie prononcée.

L'état maladif des viscères tend à faire des progrès si rapides à l'époque de la première menstruation, à l'apparition de laquelle il s'oppose, que le médecin ne peut surveiller trop attentivement l'état des différens organes, pour combattre leurs lésions et permettre à la nouvelle fonction de s'établir et de devenir ainsi le moyen le plus efficace de guérison.

Si maintenant on envisage l'apparition régulière de la première menstruation, on observe le bien-être général dont elle devient la source. Tous les phénomènes de la puberté, en se développant, décorent la jeune fille des signes de la santé la plus florissante; les maladies dont elle pouvait être atteinte diminuent d'intensité ou guérissent entièrement. Les tumeurs scrophuleuses passent à la résolution, les ulcères à la cicatrisation, les accès épileptiques cessent de se montrer. La teigne, les dartres et autres éruptions disparaissent spontanément par les forces de la nature, aidées seulement de quelques soins de propreté. « Cette heureuse solution, dit M. le professeur *Désormeaux,* paraît devoir être attribuée à la pléthore sanguine et à l'excitation de tous les symptômes organiques qui ont lieu alors; mais cette excitation, pour être utile, et même pour ne pas être nuisible, doit être portée à un certain degré et ne pas dépasser certaines limites.

Les dérangemens des menstrues régulièrement établies depuis quel-

que temps, amènent à leur suite des désordres généraux non moins importans, dont ils peuvent être causes ou effets. La santé ne peut être sensiblement altérée sans que la menstruation éprouve quelques changemens, de même que les lésions de cette fonction influent sur l'exercice des autres. *Finck*, dans l'*Epidémie bilieuse de Tecklembourg*, dont il a donné une si belle description, a remarqué que, chez les femmes qui éprouvaient les premiers symptômes de la maladie, l'approche de l'éruption des règles amenait une exacerbation. C'est ce qu'on observe encore dans les prodrômes de toutes les maladies aiguës fébriles, ou quand l'époque des règles arrive vers le milieu du cours de ces maladies et que l'éruption ne se fait pas. Au contraire, les symptômes, même les plus intenses, se dissipent souvent presque subitement, si les règles paraissent. —Quand une maladie aiguë, à son début, provoque le retour des règles avant l'époque où elles devaient venir, cet écoulement change par la marche de l'affection. *Hipprocrate* avait remarqué que le crachement de sang, chez les femmes, se guérissait quand les règles reparaissaient. Mais ne peut-on pas dire, avec plus de justesse, que les menstrues ont reparu, quand la cause du crachement de sang a cessé? Cette observation, d'ailleurs, semble plus particulièrement applicable à l'hémorrhagie qui succède à la suppression des règles. Si une phlegmasie aiguë survient pendant le cours de l'écoulement périodique et en détermine la suppression, il faut spécialement s'attacher à arrêter les progrès du mal par tous les moyens qu'on emploierait dans toute autre circonstance. C'est donc à tort qu'on a redouté, dans ces cas, l'emploi de la saignée générale, à laquelle on préférait les applications de sangsues vers les parties génitales; *Delamotte*, *Dehaen*, et plusieurs autres praticiens ont d'ailleurs sanctionné ce précepte. Dans les maladies chroniques, et plus particulièrement dans la phthisie pulmonaire, on doit se garder de fatiguer la malade par des moyens propres à augmenter la vitalité de l'utérus. La suppression des menstrues n'est ici, comme dans le cas précédent, qu'un simple effet et non la cause de l'augmentation de la phthisie.

La *ménorrhagie*, ou écoulement immodéré des règles, n'a d'autre effet général sur les fonctions, que d'amener après elle une débilité en rapport avec les pertes supportées par la malade. Cependant, il n'est pas rare de voir la syncope, les convulsions, succéder à des pertes de sang trop considérables. Par suite de ces hémorrhagies utérines répétées, les digestions s'altèrent, un état cachectique s'empare de la malade, et une fièvre hectique produit bientôt le dernier degré du marasme. Ces effets ont lieu surtout chez les femmes faibles, qui tombent, comme nous l'avons dit, dans un état de langueur ; tandis que l'écoulement d'une quantité assez considérable de sang peut être sans inconvénient pour une femme pléthorique. La ménorrhagie reconnaît elle-même fréquemment pour cause l'influence sympathique d'une autre fonction lésée, sur l'utérus. Les indications se tirent alors de la connaissance de l'état des organes primitivement atteints ; dans tous les cas, on doit arrêter l'hémorrhagie quand elle devient excessive.

On désigne sous le nom de *déviations des menstrues* une série de phénomènes aussi curieux que difficiles à expliquer. Ils consistent dans l'apparition d'hémorrhagies supplémentaires par une partie quelconque du corps, soit par disposition individuelle, soit à la suite d'une suppression. *Haller* a donné une longue énumération de ces singuliers écarts. Il s'ensuit que les yeux, les oreilles, les narines, les gencives, les poumons, l'estomac, les vaisseaux hémorrhoïdaux, l'ombilic, la vessie, les mamelles, d'anciens ulcères, l'extrémité des doigts, etc., etc., deviennent le siége de ces déviations. Dans des cas plus rares, l'écoulement a été remplacé par l'augmentation d'une sécrétion. *Baudelocque* a connu une femme de quarante-cinq ans qui n'avait jamais été réglée, et qui éprouvait périodiquement à chaque mois un *dévoiement* pendant trois ou quatre jours. *Ronssæus* rapporte qu'une femme s'étant fait arracher une dent molaire, eut une suppression ; et il s'établit par l'alvéole de cette dent un écoulement de sang qui se renouvelait tous les mois. *Raymond* cite un exemple à peu près analogue, d'une personne de quarante-huit ans, qui perdait

chaque mois, pendant trois ou quatre jours, par l'alvéole d'une dent molaire qui lui manquait, environ trois onces de sang par jour. Le même auteur pense, avec raison, contre l'opinion de *Stahl*, que l'hémoptysie, comme déviation ou hémorrhagie supplémentaire des règles, est plus fréquente que le vomissement de sang ou les hémorrhoïdes.

On trouve, dans le *Traité d'accouchement de M. Gardien*, l'exemple le plus singulier, recueilli à l'hospice de la Salpêtrière, d'une jeune fille qui, à la suite d'une suppression, éprouva successivement pendant cinq ans, à chaque période menstruelle, des hémorrhagies supplémentaires sur des points variés du corps : 1°. pendant *six mois*, par de *petits ulcères aux jambes ;* 2°. pendant *un an*, par des *ulcères aux bras*, suite d'ouvertures d'abcès ; 3°. pendant *six mois*, par la *crevasse d'un panaris au pouce gauche ;* 4°. pendant *deux ans*, par des *ulcères à l'angle de l'œil*, suite d'un érysipèle à la face; 5°. pendant *cinq mois*, par le *nombril*, où il s'était manifesté un autre érysipèle ; 6°. pendant *quatre mois*, par la *malléole interne* du pied gauche ; 7°. pendant *deux mois*, par l'*oreille gauche*. Lorsque le sang cessa de couler par une voie fixe, il survint des hémorrhagies nasales et des crachemens de sang précédés de convulsions, de maux de tête et d'étourdissemens.

On remarque aussi quelquefois des exsudations sanguines par des surfaces plus ou moins étendues de la peau. *Haller* en a cité quelques exemples, et je dois à l'obligeance de M. le docteur *Bonfils*, fils aîné, médecin-adjoint de la *Maison de secours de Nancy*, une des observations les plus curieuses d'un cas de ce genre. Ce médecin, qui a observé et traité la malade, que j'ai suivie moi-même, m'a donné les détails suivans sur cette singulière affection.

Catherine V.., fille publique, actuellement âgée de vingt-un ans, taille moyenne, cheveux bruns, d'un embonpoint médiocre, d'un tempérament nerveux et très-susceptible, était sujette depuis long-temps à des spasmes hystériques, surtout à l'approche de ses règles qui s'étaient établies dès l'âge de neuf ans. Depuis ce temps cette évacuation avait eu lieu régulièrement tous les mois et pendant environ huit

jours chaque fois. Presque toujours, surtout lorsque Catherine avait du chagrin, les menstrues étaient accompagnées d'un suintement séro-sanguinolent et très-souvent de sang pur par le *mamelon et l'aissel le gauche.*

Admise une première fois à la Maison de secours de Nancy, à la fin de juin 1824, pour une affection syphilitique, elle était enceinte de cinq mois. Elle apprit que, pendant tout le premier mois de sa grossesse, elle eut une perte utérine continuelle assez abondante et qui l'affaiblit beaucoup. Pendant les mois suivans, elle eut ses règles comme de coutume, et elles furent souvent accompagnées d'un suintement sanguinolent par l'aisselle et le mamelon gauche.

L'accouchement se fit à sept mois; il n'eut rien d'extraordinaire, et l'enfant naquit vivant. Les lochies s'établirent, parcoururent leurs périodes naturelles, et la malade sortit de la salle des femmes en couches, après six semaines, pour rentrer dans celle des vénériennes. Elle se porta très-bien pendant plus de deux mois, quoique ses règles n'eussent pas reparu, et continua son traitement antisyphilitique.

Les règles se rétablissent le 26 février 1825; il se fait en même temps un écoulement de sang par les parties déjà indiquées, et qui dure sans interruption jusqu'au 6 mars suivant. Pendant tout ce temps la malade est obligée de garnir de linge l'aisselle et le mamelon surtout. Si on essuie ces parties avec un linge sec, et qu'on attende quelques secondes, on voit bientôt la peau se couvrir, dans l'étendue d'une pièce de cinq francs, d'une multitude de gouttelettes de sang infiniment petites, qui, grossissant et se réunissant les unes aux autres, forment, dans l'espace de quatre à cinq minutes, deux ou trois grosses gouttes qui, réunies elles-mêmes, ruissèlent sur la peau. Tous ces accidens ne forcent pas la malade à s'aliter; elle a bon appétit, dort bien; son pouls est petit, serré, mais régulier. Toutes les autres fonctions se font parfaitement.

Le 7 mars l'écoulement sanguin par le vagin est toujours aussi abondant, celui de l'aisselle est remplacé par un autre qui a lieu

à travers la *peau du flanc gauche*, dans l'étendue d'une pièce de deux francs. La malade a un goût de sang à la bouche, et crache même quelques gouttelettes de ce liquide. Le pouls est large et plein; l'état général de santé est le même.

Le 8 et le 9, l'écoulement par le mamelon persiste, celui du flanc est supprimé, et un autre est établi *au dos*, un peu à gauche et vers le milieu de la distance qui sépare les angles supérieurs et internes des omoplates, sur une surface d'un pouce de largeur et de deux de longueur. A la fin du dernier jour la faiblesse commence, il y a inappétence et peu de sommeil.

Le 10 et le 11, continuation des règles et des autres évacuations sanguines; de plus, il s'établit un nouveau suintement de sang en gouttelettes, par une surface de l'étendue d'une pièce de cinq francs, à la région *épigastrique;* légère douleur dans l'hypochondre gauche.

Le 12, le flux menstruel vaginal a diminué considérablement; le sein, le dos et l'épigastre ne cessent pas de fournir du sang : celui qui vient de cette dernière région est plus abondant. Il y a malaise général; le pouls est fort et fréquent; la malade garde le lit. On applique deux sangsues à la vulve.

Le 13, même état que la veille; les piqûres ont cependant coulé huit heures, le pouls est un peu moins fréquent. On pratique une large saignée.

Le 14, Catherine a vu reparaître ses règles pendant la nuit; elle se trouve beaucoup mieux, est gaie, se lève et mange avec appétit. Le pouls est à peu près dans l'état naturel; les écoulemens de sang qui se faisaient par le dos et l'épigastre ont cessé, celui du sein persiste.

Le 15, il s'établit un léger suintement de sang par la partie inférieure et externe de la *cuisse gauche*, près du pli du jarret; et quoique le pouls soit le même que la veille, et que la malade soit levée, l'état général est moins bon; il y a un léger abattement des forces, et la douleur de l'hypochondre gauche existe toujours.

Le 16, les règles sont arrêtées depuis la fin de la nuit; elles reparaissent à trois heures après midi. Les évacuations de sang qui avaient lieu

par la cuisse et le sein gauche ont entièrement cessé. La malade se lève, conserve de l'abattement et a peu d'appétit.

Le 17, les règles se sont supprimées à cinq heures du matin; elles reparaissent à trois heures après midi, comme la veille, et se continuent dans la matinée du 18. L'état général est meilleur.

Les 18, 19 et 20, il y a suppression des menstrues et de toute espèce d'écoulement sanguin. La légère douleur du côté gauche existe encore.

Pendant les 21, 22 et 23 mars la malade perd encore quelques gouttes de sang par l'aisselle gauche, et pendant la nuit seulement. Son courage est revenu; elle a de l'appétit, mange, reprend des forces et travaille.

Le 24 et le 25, on aperçoit encore de légères stries de sang, surtout pendant la nuit. Enfin, jusqu'au 29, Catherine perd encore de temps en temps une sueur sanguinolente par l'aisselle gauche.

L'évacuation menstruelle suivante n'a été accompagnée que d'un léger suintement de sérosité sanguinolente par le mamelon gauche, et n'a duré que huit jours, pendant lesquels la malade n'a cessé de vaquer à ses occupations accoutumées.

Catherine, rentrée à la maison de secours le 10 août 1826, pour une exostose au nez et une angine vénériennes, apprend qu'elle a renoncé à la vie de fille publique; qu'à sa sortie de l'hôpital elle est entrée en service dans une maison particulière, et que, depuis un an, elle a eu ses règles chaque mois, sans perdre de sang par aucune voie insolite.

Ainsi l'aisselle, le mamelon, le flanc gauche, le dos, l'épigastre et la cuisse ont été successivement le siége d'hémorrhagies accidentelles, par suite de dérangemens dans la menstruation.

Ces déviations s'observent aussi fréquemment chez des sujets faibles et épuisés que chez les femmes pléthoriques; cependant, même chez les premières, on remarque toujours, vers les organes qui sont le siége des hémorrhagies, des signes d'excitation manifestes. Leur écoulement produit un bien-être comme celui du flux menstruel, et leur suppression inconsidérée occasionnera à peu près les mêmes dé-

sordres. Un état d'irritation préalable est, d'après M. *Gardien*, une circonstance plus capitale dans la production de ces hémorrhagies, que le défaut d'éréthisme vers l'utérus propre à y attirer les fluides; ainsi telle partie en sera le siége plutôt que telle autre, suivant qu'elle sera frappée d'un état d'irritation ou qu'elle jouira d'une sympathie plus étroite avec l'utérus. Dans le cas même où l'hémorrhagie succéderait à une suppression subite, le même médecin pense que, pour qu'elle survienne, il faut qu'il existe, vers un organe particulier, une irritation antérieure.

Cette ingénieuse explication, bien que n'étant pas applicable à tous les cas, s'est trouvée assez fréquemment justifiée par les faits précités, auxquels je pourrais ajouter le suivant, observé par mon collègue et ami M. *Bégin*, chirurgien sous-aide :

Mademoiselle J. L., dans le cours d'un voyage de Metz en Flandre, en 1807, au moment de la première apparition de ses règles, eut bientôt après une suppression, à la suite de laquelle les ganglions du cou suppurèrent. Huit années s'écoulèrent sans que la moindre apparence de règles se manifestât. En 1815, des flueurs blanches survinrent, et s'accompagnèrent d'une amélioration sensible dans la santé. En 1817, mademoiselle J. L. fut atteinte d'une fièvre tierce, pendant la convalescence de laquelle la leuchorrée disparut; et depuis lors, chaque mois, à époque fixe, l'*index* de la main gauche se tuméfia et se couvrit d'une *dartre vive* à la surface de laquelle suintaient quelques gouttes de sang. La dartre, ainsi que l'écoulement, ne duraient que trois à quatre jours, et étaient accompagnés d'un prurit incommode. Ce n'est que trois ans après que la matrice revint à ses fonctions habituelles : Depuis lors, mademoiselle J. L. a joui d'une santé parfaite.

Le lieu où s'établit l'hémorrhagie varie suivant l'âge de la femme. Pendant la jeunesse, c'est vers les narines et la poitrine; plus tard, ce sont des hémorrhoïdes ou l'hémathémèse. Des indigestions, pendant la menstruation, ou une affection catarrhale des poumons ont suffi, d'après *Stahl*, pour établir dans les appareils digestifs ou respiratoires l'afflux du sang.

Les déviations des menstrues, par disposition individuelle, offrent deux indications à remplir. La première consiste à stimuler les organes de la génération, en ayant recours aux plaisirs de l'amour, à la danse, à l'équitation, etc.; la seconde indication consiste à détruire le stimulus qui détermine l'afflux du sang sur d'autres parties.

L'époque de la *cessation des règles*, bien qu'étant parfois la source de différentes maladies, survient néanmoins assez fréquemment sans influencer d'une manière désavantageuse l'organe qui était le siége de l'écoulement, non plus que les diverses fonctions organiques. *Fothergill* avait déjà observé que les femmes naturellement faibles et délicates, ou épuisées par des évacuations copieuses, loin de considérer cette époque comme une source d'infirmités, ne devaient y voir, au contraire, que le terme de leurs maladies antérieures. L'expérience prouve, en effet, que plusieurs semblent alors reprendre une vigueur nouvelle.

D'après cette observation, et les judicieuses remarques de M. le professeur *Désormeaux*, ne doit-on pas regarder comme exagérée la crainte que beaucoup de praticiens témoignent pour cette époque? Ce médecin fait voir que les tables de mortalité aux différens âges de la vie, loin d'appuyer ces craintes, les infirme d'une manière positive. *Muret*, dans son travail sur la population du pays de Vaud, ne trouva pas plus critique, pour les femmes, l'âge de quarante à cinquante ans, que celui de dix à vingt. M. *Benoiston de Châteauneuf*, dans un mémoire lu à l'académie des sciences en 1818, sur *la mortalité des femmes de l'âge de quarante à cinquante ans*, a présenté les aperçus les plus nouveaux à cet égard. « Du quarante-huitième degré de latitude au soixantième, dit-il, c'est-à-dire sur une ligne qui s'étend de Marseille à Pétersbourg, en passant par Vevay, Paris, Berlin, Stockholm, à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix, on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par les progrès de l'âge. A toutes les époques de la vie des hommes, depuis trente jusqu'à

soixante-dix ans, on trouve une mortalité plus grande que chez les femmes, surtout de quarante à cinquante ans. Il résulte de toutes ces nouvelles observations que l'âge de quarante à cinquante ans est véritablement plus critique pour les hommes que pour les femmes, et cela quelque genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou dans les cloîtres. Cependant, comme on ne peut disconvenir qu'une certaine quantité de femmes meurent entre quarante et cinquante ans des suites de la révolution qui s'opère en elles à cette époque, et que, malgré cette cause de mortalité, qui n'existe pas dans l'autre sexe, leur décroissement, loin d'être alors sensiblement augmenté, demeure toujours au-dessous de celui des hommes, quelles seraient donc alors pour elles la force et la durée de la vie, si la nature n'y avait attaché cette condition? »

M. *Lachaise* donne des résultats semblables dans sa *Topographie médicale de Paris*. M. *Finlaison*, archiviste du bureau de la dette publique, en Angleterre, a trouvé aussi, qu'après l'enfance, la vie des femmes est plus longue que celle des hommes, et cela dans des proportions incroyables.

L'âge critique peut être considéré selon qu'il produit des désordres locaux ou généraux. Les hémorrhagies utérines qui surviennent alors, dépendent de nombreuses causes souvent opposées; c'est ce qui les a fait distinguer en *actives* et en *passives*, en *idiopathiques* et en *symptomatiques*. L'hémorrhagie active se reconnaît facilement aux signes de pléthore générale ou locale et à la constitution de la malade; c'est elle qui existe dans la majorité des cas. Peut-être même la distinction d'hémorrhagie passive tient moins à la considération du phénomène en lui-même, qu'à celle de l'état général de la femme dans cette circonstance. Une personne naturellement faible ou débilitée par des maladies antérieures, abattue par de longs chagrins, des privations d'objets les plus nécessaires à la vie, chez laquelle les tissus, pâles et flasques, sont dans cet état connu sous le nom *d'anémie*, fournit à

chaque période menstruelle la quantité de sang qu'elle rendait dans un état meilleur de santé. Ici cependant on pourrait considérer les vaisseaux utérins comme participant à l'inertie générale, et néanmoins l'observation prouve qu'alors l'hémorrhagie périodique ne se prolonge pas indéfiniment, et que le ton des vaisseaux suffit pour l'arrêter, quand la congestion locale a cessé. Que, plus tard, à l'époque où toutes les femmes sont sujettes à des pertes utérines, il en survienne chez une personne affaiblie, s'ensuit-il qu'on doive les rapporter à la débilité générale, ou à cette congestion locale devenue permanente, et au moyen de laquelle on explique le flux immodéré qui a lieu dans toute autre circonstance de la vie? Le bon effet des toniques, le succès qu'on obtient de l'emploi des moyens analeptiques, loin de combattre cette opinion, ne l'appuieraient-ils pas, au contraire? En répartissant les forces d'une manière uniforme, en rétablissant l'équilibre dans les différens systèmes de l'économie, ne doivent-ils pas concourir d'une manière efficace au déplacement de la congestion qui existe dans la matrice? Il est encore vrai que les saignées générales ne conviennent pas dans ces cas, et que les révulsifs sont les seuls moyens à ajouter aux précédens.

Les observations de *métrite chronique*, de *squirrhe* et de *cancer* de la matrice sont assez fréquentes à cette époque. Souvent, à la vérité, ces maladies et diverses autres lésions organiques remontent à plusieurs années avant la cessation des règles; mais leur début ne date pas moins du moment où des irrégularités de la menstruation annoncent la cessation prochaine de cette fonction. Il faut aussi remarquer que l'on a quelquefois pris pour squirrheux de simples engorgemens du col de l'utérus qui, plus tard, a repris son état naturel. *Morgagni*, *Albertini*, M. *Pinel*, en citent des exemples. La *métrite aiguë* ne survient guère que quand la cessation des règles débute par une suppression brusque de l'écoulement, comme on en a des exemples, à la suite d'une vive frayeur, d'une joie inattendue, d'un accès de colère, d'un bain froid, etc., etc.

Aetius, *Sennert*, et quelques autres médecins, ont pensé que *l'hydropisie* de l'utérus était plus particulière à l'âge critique; on l'observe cependant plus généralement à d'autres époques, et plus particulièrement pendant la grossesse. La seule diversité d'opinions dans le mode de production de cette maladie suffirait pour faire rejeter l'idée de ceux qui la rattachent à l'âge critique. Ne sait-on pas, en effet, qu'elle a été tour à tour attribuée au développement d'un kyste, à l'accumulation d'hydatides, à l'existence d'un faux germe; enfin, que *Fernel* l'expliquait par le passage de la sérosité abdominale dans l'utérus, à travers les trompes de *Fallope*.

Il en est de même de la *tympanite* de l'utérus. Cette singulière maladie, produite par la distension de cet organe par des gaz, a aussi été observée à différentes époques de la vie, ainsi que *l'hydropisie* des *ovaires* et beaucoup d'autres maladies, dans la production desquelles la cessation du flux menstruel ne joue pas un rôle aussi important qu'on a bien voulu le dire.

Plus fréquemment que les maladies précédentes, la *leucorrhée* s'observe alors. On conçoit qu'un organe, siége d'une fluxion établie depuis si long-temps, devait avoir de la tendance à perpétuer son excès de vitalité et remplacer son écoulement naturel par un flux analogue. C'est ce qui explique l'apparition des hémorrhoïdes chez quelques femmes, l'augmentation de la leucorrhée chez celles qui étaient atteintes de cette maladie, et son établissement chez celles qui n'en étaient pas tourmentées auparavant.

Parmi les maladies sympathiques et générales qu surviennent à l'âge critique, on doit d'abord signaler le *cancer des mamelles*. Tous les praticiens remarquent qu'alors la moindre percussion, un coup auquel on n'aurait pas fait attention dans une autre circonstance, suffisent souvent pour provoquer cette terrible maladie. On doit plus particulièrement la craindre chez les femmes qui portent un engorgement antérieur de la glande mammaire, quelque intervalle qui se soit écoulé entre son état stationnaire et l'époque dont nous parlons.

En général, c'est alors que toutes les prédispositions morbides sont suivies d'effets que l'on avait constamment redoutés. Les dartres et diverses autres éruptions incommodent bien souvent la femme. Les affections inflammatoires s'observent chez les femmes replètes, dont le système sanguin semble prendre une exubérance extraordinaire. Selon la prédominance d'un organe, on remarquera une lésion correspondante. A cette époque, dit M. *Guilbert*, toutes les affections se dirigent et se concentrent sur les organes intérieurs, qui sont disposés, en quelque sorte, à les appeler à la moindre irritation. Cette remarque intéressante dictera une partie des précautions hygiéniques que nous exposerons.

Chez les femmes d'un tempérament nerveux, paraît la série des phénomènes maladifs propres à ce tempérament, plus particulièrement l'*hystérie* et l'*hypochondrie*. Les *rhumatismes* et la *goutte* sont des maladies qu'on observe assez fréquemment encore, non pas qu'il faille prendre à la lettre cet aphorisme d'Hippocrate : *Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua deficerent* (Aphor. 29, sect. 6); seulement on l'observe chez elles plus rarement que chez les hommes, et rarement avant l'époque qui nous occupe.

Telles sont les maladies plus particulières à cette période de la vie. La femme, cependant, peut présenter les nombreuses affections qui composent les cadres nosologiques; mais elles n'offrent rien de particulier, si ce n'est quelques circonstances à noter pour le traitement. Ainsi les inflammations seront combattues par la médication débilitante ordinaire, mais on devra proscrire tous les moyens qui pourraient rappeler la congestion sanguine vers l'utérus. On préférera la saignée du bras à celle du pied, contre l'avis de *F. Hoffmann* et *Mauriceau;* on évitera de combattre les douleurs aux lombes ou à l'hypogastre, qu'on observe quelquefois, par des sangsues à la vulve, des ventouses sur les points douloureux. M. *Landré-Beauvais* observe que l'emploi immodéré de ces saignées locales prolonge les accidens, et peut occasionner des squirrhes et des engorgemens de la matrice.

Quand on croit devoir employer quelques purgatifs, il faut préférer les plus doux, la manne, les pulpes de casse et de tamarin, le jus de pruneaux, le petit - lait avec légère addition de tartrate acidule de potasse et de sulfate de soude ou de magnésie. A l'exemple de *Fothergill*, dont les sages préceptes reviennent sans cesse dans le sujet en question, on ne peut trop s'élever contre l'usage immodéré que l'on fait quelquefois de la *teinture sacrée*, *des pilules* de Rufus, de l'*élixir de propriété* et de quelques autres préparations pharmaceutiques. L'aloës, qui en fait généralement la base, prolonge un stimulus que l'on veut éviter, et a pour moindre inconvénient de déterminer l'apparition d'un flux hémorrhoïdal. Les bains de siége, les pédiluves sont également contre indiqués. Enfin on n'aura recours aux moyens qui peuvent rappeler l'irritation vers l'utérus, que dans les cas où la maladie qu'on a à combattre aurait résisté aux autres remèdes.

A la première apparition des règles, pendant chaque période menstruelle et vers l'époque de la cessation de l'écoulement, la femme doit observer religieusement tous les préceptes de l'hygiène.

On évitera chez les jeunes filles l'influence des passions trop vives ; l'exercice en plein air doit être recommandé, autant comme objet de distraction que pour empêcher le trop grand développement du système nerveux, si défavorable alors. Les arts d'agrément, la danse, la peinture, et plus particulièrement la musique, suscitent une extrême sensibilité qui contribue à rendre orageuse la première apparition des règles. C'est à la culture prématurée et trop exclusive de la musique que l'on a généralement attribué la mort des deux filles de *Grétry*, aux approches de la puberté. Un régime végétal sera toujours préféré à des mets succulens, trop assaisonnés, et surtout à l'usage des liqueurs spiritueuses. Les vêtemens qui sont trop légers, ou qui entretiennent une trop grande chaleur, offrent un égal inconvénient. Les chauffe-pieds, les fauteuils, les lits de plume, doivent également être interdits, à cause de l'éréthisme qu'ils occasionnent dans l'appareil utérin.

Un bain tiède peut quelquefois être d'une grande utilité, mais les bains de rivière sont dangereux, en ce qu'ils peuvent supprimer un écoulement récent et provoquer par suite une irritation viscérale.

Ces préceptes, d'ailleurs, dictés par l'instinct maternel, auront constamment une heureuse application entre les mains d'une mère attentive, qui a étudié et connaît mieux que personne les ressources physiques et morales de sa fille. Elle seule peut aussi l'avertir de la nouvelle fonction qui va s'exécuter chez elle, et dont il est peut-être avantageux qu'une jeune fille connaisse d'avance l'apparition. On cite, en effet, de très-vives frayeurs causées par ce phénomène inattendu et qui pouvaient avoir de fâcheux résultats. En outre, la jeune fille se soumettra à des précautions qu'elle pourrait omettre, si l'on n'en justifiait l'importance.

Sans se faire esclave d'elle-même, à chaque époque menstruelle, la femme redoublera de précautions pour empêcher toute irrégularité de l'écoulement. C'est encore ici le cas de la prémunir contre l'usage des vêtemens trop légers, des bains froids. Les grandes réunions, telles que les bals, les spectacles, les concerts, seront évitées, ou au moins leur fréquentation sera soumise à de justes limites. Indépendamment de l'influence défavorable qu'elles exercent sur les passions, elles ont encore l'inconvénient d'activer toutes les fonctions, souvent au détriment de celle qui nous occupe.

Les moyens mis en usage pour absorber le sang menstruel et se préserver de la malpropreté, sont loin d'être indifférens. Une éponge introduite dans le vagin, en s'opposant à la libre issue du sang et en le conservant dans une partie chaude et humide, peut lui faire acquérir des qualités irritantes fâcheuses. Ne pourrait-elle pas encore, en favorisant la formation d'un caillot au col de l'utérus, devenir cause de plus graves accidens? Mais on conçoit facilement que ce moyen ne peut être employé par toutes les femmes. Les bandages de forme variable, et que l'on désigne sous des dénominations diverses, n'offriront pas une très-grande épaisseur ; il est préférable de les

changer plus souvent : on évitera ainsi des excoriations et une odeur rebutante. Les lotions et les injections se feront constamment avec de l'eau tiède, sans addition de substances aromatiques, qui peuvent, ainsi que l'eau froide, donner lieu à la suppression de l'écoulement. La seringue en olive a, sur celle percée d'un seul trou à son extrémité, l'avantage de répartir plus uniformement le liquide injecté. Plusieurs praticiens croient devoir attribuer à l'usage prolongé de cette dernière le développement du cancer de l'utérus. Le jet du liquide, frappant constamment le même point de cet organe, peut donner lieu à une irritation qui, jointe à d'autres causes, amène, suivant eux, la production de cette terrible maladie.

Quoiqu'à cette époque les désirs lascifs soient plus pressans, plusieurs circonstances se réunissent pour proscrire alors les plaisirs de l'amour.

L'excès ou le peu d'abondance de l'écoulement ne présentent aucune indication particulière, non plus que le flux séro-muqueux qui précède ou suit l'évacuation périodique. Chaque femme sait bientôt à laquelle de ces conditions elle sera normalement soumise, et qui est en quelque sorte inhérente à sa constitution.

L'âge critique réclame, comme les époques précédentes, l'emploi régulier des moyens hygiéniques. Tout ce qui a rapport aux *circumfusa*, *acta*, *percepta*, *ingesta*, *excreta*, *secreta*, doit mériter l'attention de la femme.

Les remèdes de précaution seront sévèrement interdits à celles qui jusqu'alors ont joui d'une bonne santé. C'est avec raison que *Fothergill* embrassait dans une proscription presque générale les purgatifs, les cautères, les vésicatoires, les saignées que l'on est souvent dans l'habitude de prescrire. Il restreignait l'emploi du cautère aux cas dans lesquels les femmes autrefois sujettes à des ophthalmies, des engorgemens lymphatiques, des douleurs rhumatismales, des éruptions cutanées, sont exposées à voir reparaître ces affections, ou des accidens plus graves survenir par la même cause. Le vésicatoire, en

agissant plus instantanément et sur une grande surface, lui est, peut-être, préférable. Il faut cependant craindre l'effet des cantharides sur les organes génito-urinaires. On pourra, à la vérité, tempérer leur action par l'addition du camphre; ou bien on emploiera le *vésicatoire végétal*, ou la *pommade* DE GONDRET. Enfin c'est sur le régime et l'exercice qu'avec *Fothergill* il faut particulièrement compter.

Je termine ce travail incomplet sans doute, et qui plus que tout autre réclamait, pour être bien traité, une grande expérience. Mais la promptitude avec laquelle j'ai été obligé d'en faire la rédaction ne m'a permis que de recueillir, parmi les ouvrages de mes maîtres, ce que j'ai cru le plus convenable et le plus en harmonie avec l'état actuel de la science. Heureux si je ne suis pas resté trop au-dessous de mon sujet, et si, par mes efforts, j'ai pu mériter l'indulgence de mes examinateurs !

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

In acutis affectionibus rarò, et per initia, purgantibus utendum, idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Ibid.*, *aph.* 24.

III.

A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus, malum est. *Sect.* 2, *aph.* 31.

IV.

Qui sanguinem spumosum exspuunt, his ex pulmone talis rejectio fit. *Sect.* 5, *aph.* 13.

V.

Ophthalmiâ laborantem alvi profluvio corripi, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 17.

VI.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum : intùs verò foràs, bonum. *Ibid.*, *aph.* 25.

VII.

A pleuritide peripneumonia, malum. *Sect.* 7, *aph.* 11.